

# L'Illustration Européenne

## ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-  
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.  
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE Gravures: Le Pont du Chemin-de-Fer sur le Rhin près d'Arnhem.  
- Deux vieux Amateurs, d'après M. E. Detaille. - Eglise de St.-Pierre à Rome.  
La Statue du Chef des Apôtres. - Une Momie Australienne.

TEXTE: Notre salle d'Exposition. - Nos Gravures. - Chronique littéraire. Une  
Famille noble sous la Terreur par Alexandrine des Echerolles. - David-le-  
Balladin. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Patience et Félicité. -  
Marchand contre Marchand. Roman des Mœurs. - Rébus No. 10.

## ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N° 107.  
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 39.

— 9<sup>e</sup>. ANNÉE. —

2 Août 1879.

## NOTRE SALLE D'EXPOSITION.

Nous convions nos lecteurs à venir visiter dans notre salle d'Exposition, établie 107, Boulevard du Nord, les spécimens remarquables de la Peinture-Bogaerts, dont toute la presse belge a bien voulu parler avec les plus grands éloges. Tous ceux qui ont vu les tableaux reproduits par nos procédés brevetés,

sont unanimes à déclarer qu'il est impossible d'imiter d'une manière plus parfaite les tableaux originaux.

## NOS GRAVURES.

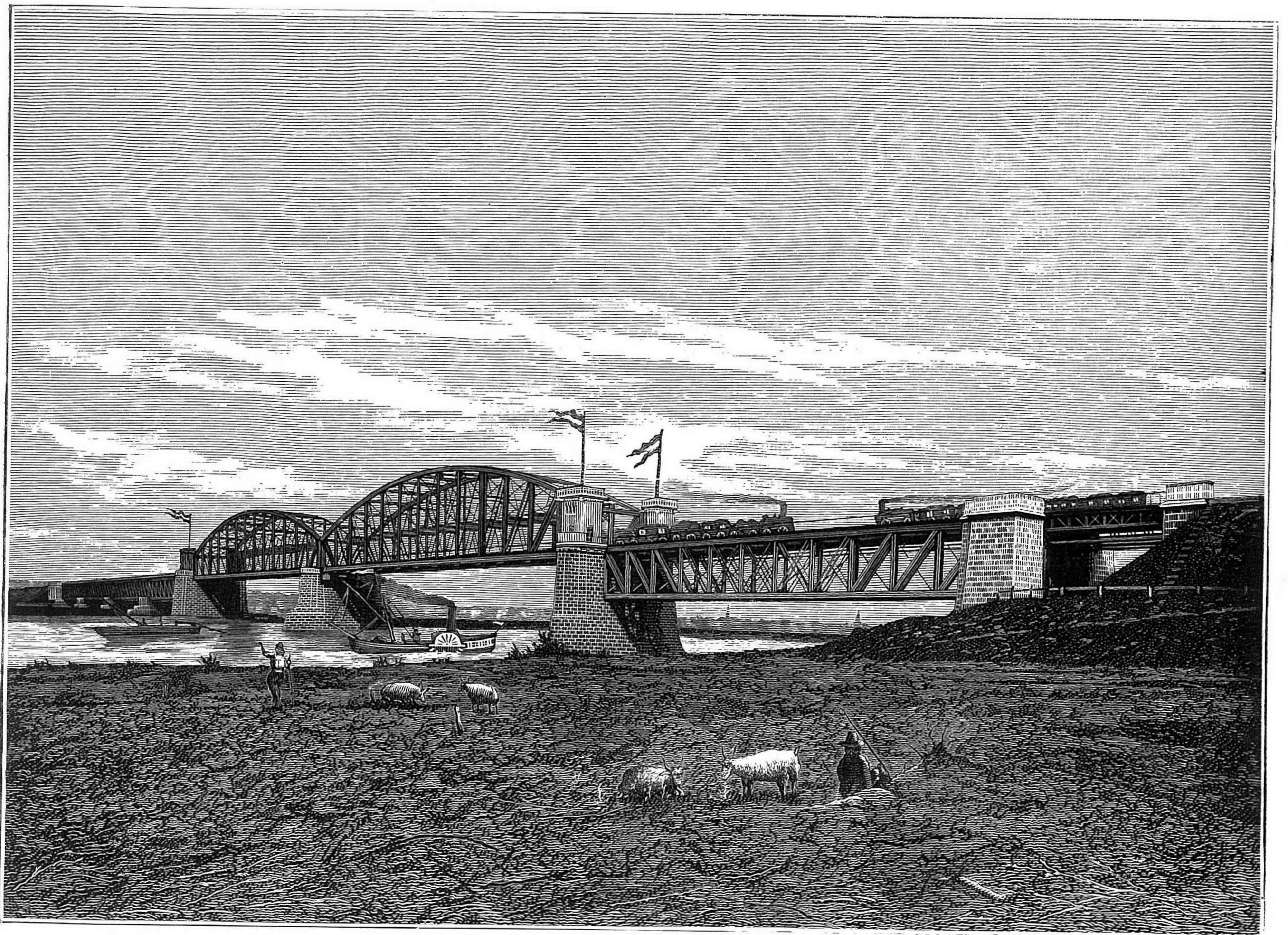
UN PONT DE CHEMIN-DE-FER SUR LE RHIN, (PRÈS D'ARNHEM.)

Le voyageur qui visite les environs d'Ar-

nhem, est vivement impressionné à la vue de ce pont colossal, jeté sur le Rhin, pour continuer la voie ferrée conduisant à Nimègue.

Ce pont, qui n'a été terminé qu'au bout de trois ans, est une merveille, comme construction et comme solidité.

Après divers essais, tant en amont qu'en aval d'Arnhem, pour trouver l'emplacement le plus convenable, il fut décidé qu'il serait établi, en aval, à la distance d'une lieue de cette ville,



UN PONT DE CHEMIN-DE-FER SUR LE RHIN, PRÈS D'ARNHEM.

tout près du village d'Oosterbeeck.

Il est traversé par une double voie ferrée, et est divisé, au-dessus du lit du fleuve, en deux grandes arches, chacune de 90 mètres; cinq autres arches de 53 mètres chacune do-

minent les terres-basses situées entre la digue et le fleuve. Il est soutenu par deux têtes de pont et par six piliers, reposant sur un lit de béton, lequel à son tour repose sur des pilotis; car, par suite de la nature du sol, on a dû

placer des pilotis longs de 10 mètres.

Il s'agit ici d'une œuvre réellement remarquable et curieuse, digne de servir de modèle, et qui témoigne de l'intelligence et du talent de l'ingénieur qui l'a construit, M. J. Van den Bergh.



## DEUX VIEUX AMATEURS.

Il n'y a pas longtemps encore, ces deux grognards, ces deux vieilles et rudes moustaches, étaient au beau milieu des combats; l'ennemi a été mis en déroute, une suspension d'armes est signée, et voilà nos troupiers, profitant de ce temps de répit, partis pour la pêche, comme de bons fonctionnaires contents d'une journée bien employée.

Dans leur jeunesse, ils étaient grands amateurs de la pêche à la ligne; et cette innocente passion ne s'est pas perdue au milieu de la vie des camps et des fureurs de la guerre.

Le temps est superbe, la nature est belle et la rivière roule ses ondes limpides et poissonneuses; la journée entière s'est passée au bord de l'eau, dans les plaisirs et les émotions de la pêche.

Et voilà nos vieux loups de terre, si farouches, si féroces dans la mêlée, qui s'en reviennent paisiblement, à la nuit tombante, rapporter à la caserne une ample moisson de brochets; toute la route ils devisent des incidents de l'excursion, de leurs exploits à la dernière bataille, de leurs succès de demain.... Demain! existe-t-il pour eux? Demain sera peut-être le jour où une mort héroïque viendra pour l'éternité clore leurs paupières!

## ÉGLISE DE ST.-PIERRE A ROME.

## LA STATUE DU CHEF DES APÔTRES.

Dans la grande basilique de St.-Pierre à Rome, se trouve, à droite, contre le dernier pilier de la nef du milieu, la grande statue en bronze du chef des Apôtres.

On ne connaît pas le nom de l'auteur de cette statue, qui représente St.-Pierre.

Cependant, il est presque certain aujourd'hui que ce chef-d'œuvre est un don fait à l'Église de St.-Pierre par un empereur de Byzance. Parmi toutes les merveilles que renferme le Vatican, celle-ci est une des plus remarquables; c'est un modèle de l'art antique le plus pur; Michel-Ange l'a admirée et en a souvent pris le croquis et le moule. Elle est le seul type qui ait servi à toutes les reproductions postérieures de la figure de l'Apôtre. Tous les Papes et le peuple de Rome ont toujours fait grand cas de cette image; Grégoire-le-Grand l'appela „l'objet de l'affection jalouse des Romains.”

Cette statue fut plus tard placée dans le couvent de St.-Martin, contigu au Vatican, et rétablie par le Pape Paul V à son ancien emplacement, après l'achèvement de la coupole de l'église de St.-Pierre.

N'omettons pas d'ajouter que les pèlerins, qui visitent Rome, ne quittent jamais la ville éternelle sans avoir baisé le pied droit de la statue, pied dont, à cause de cela, les doigts sont tout à fait usés.

## UNE MOMIE AUSTRALIENNE.

Cette momie, — une curiosité pas belle, mais très-intéressante, — a été trouvée dans la bifurcation d'un arbre, au pays de Queensland, en Australie, et figure maintenant au Musée d'histoire naturelle de Brisbane, ville de cette lointaine contrée.

Une tête hideuse et desséchée attire d'abord les regards; la bouche est largement ouverte et laisse voir en partie un râtelier énorme. Les lèvres sont épaisses, le menton est massif, les pommettes saillantes, le nez écrasé; les yeux sont ouverts et garnis d'un appareil décoratif. Les mains, longues et anguleuses, sont posées sur les deux joues, les bras serrés contre le corps, et les jambes repliées sont étroitement appliquées sur le ventre; les pieds enfin sont placés l'un sur l'autre, le gauche sur le droit. Le tout est maintenu par sept ou huit tours d'une corde, qui passe transversalement au dessus de la tête, pour l'empêcher de se détacher du tronc.

Telle est la momie de Brisbane.

D'après les voyageurs, il paraît que certaines tribus australiennes ont l'habitude de ficeler ainsi leurs morts et de les suspendre dans les arbres.

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

## UNE FAMILLE NOBLE SOUS LA TERREUR, (1)

PAR ALEXANDRINE DES ECHEROLLES.

Le XVIII<sup>e</sup> siècle était à son déclin. — Des entrailles de la France sortaient les premières rumeurs annonçant les prochains bouleversements de l'ordre social et politique. La confusion régnait dans les esprits, la haine gonflait les cœurs. L'aveuglement des uns refusait de croire aux menaces des autres. Une même hâte poussait vers l'échafaud victimes et bourreaux. On aurait dit que, las de vivre, ceux qui bientôt allaient mourir aiguisaient eux-mêmes la hache et la présentaient à leurs persécuteurs.

Cependant arrive le jour de la catastrophe. Le sol s'ébranle, l'œuvre des siècles est réduite en poudre. La tempête est venue et le vaisseau s'est brisé: chaque mouvement des flots en écarte les épaves. Tout sombre, tout périt. Quelques débris restent seuls, pour attester aux temps à venir et l'immensité du naufrage et l'horreur de ce jour fatal.

Il serait fastidieux de nous étendre sur cette page de l'histoire moderne, sur cette Révolution Française, fait primordial que nul n'est censé ignorer, que nul n'ignore, dont le souvenir est dans toutes les mémoires.

A considérer pourtant les événements dont nous sommes les témoins, en présence du peu de profit que l'humanité a retiré d'une leçon aussi terrible, il nous semble que cette leçon a été mal comprise, ou plutôt mal apprise.

Sans doute nous connaissons l'histoire dans ses grandes lignes; nous savons les dates, les noms, les faits, les conséquences; mais en est-il de même de l'histoire intime, de l'histoire „pratique”? Et, pour préciser davantage, nous a-t-on fait bien voir jusqu'où avait été, à la sanglante époque de la Terreur, la rage carnassière de Français contre Français, dans ce fratricide immense d'une faction altérée de meurtres? — Et, d'un autre côté, a-t-on mis en bonne lumière tant de nobles dévouements, tant d'admirables exemples de courage, que l'égoïsme ou la lâcheté ne pouvaient empêcher?

C'est alors que des petits et des faibles se firent grands et forts, en sauvant, au péril de leur vie, ceux dont la tête était mise à prix. C'est alors aussi que l'abandon et la trahison payèrent d'anciens bienfaits. C'est pendant cette longue „chasse à l'homme” que les cœurs se montrèrent à nu et qu'on put calculer ce qu'il restait, en France, de vices et de vertus.

Pourquoi tant d'ignorance de notre part sur des temps si rapprochés de nous, et à qui faut-il s'en prendre? N'est-ce pas aux historiens? N'est-ce pas le bruit des luttes politiques, alternant avec le fracas des batailles, qui les a rendus sourds aux clameurs des luttes civiles? Ont-ils pu parcourir les provinces, écouter les plaintes des mourants et les cris sanguinaires des exécuteurs?

Ce n'est donc pas à eux que nous nous adresserons pour compléter des connaissances trop sommaires et trop vagues. Il vaut mieux demander aux Mémoires, c'est-à-dire aux témoins de ces affreux combats, la vérité et l'enseignement. Eux seuls nous conduiront au sein même de la nation troublée et nous diront: „Voi à ce qui s'est passé, nous ne discutons pas; voyez, jugez et prononcez.”

Et plus les Mémoires abonderont, plus vive et plus prompte se fera la lumière. Nous ne pouvons donc qu'accueillir avec faveur ceux que les recherches des érudits tirent de l'oubli ou de l'obscurité. C'est dans cette dernière catégorie que nous rangerons les précieux souvenirs qui font l'objet de cet article. Publiés une première fois en 1843, ils ont été réimprimés tout récemment, sous le titre un peu romanesque de: Une famille noble sous la Terreur. Ils nous apprendront à mieux connaître les hommes qui, sous couleur de liberté, avaient imposé à leur patrie le joug de la plus insupportable tyrannie et avaient substitué, à l'ère de l'absolutisme, l'ère du carnage et du crime.

\* \* \*

(1) Un volume in 8°. — Paris, Plon, éditeur.

Alexandrine des Echerolles appartenait à une famille où le courage et la vertu se transmettaient avec le nom. Son père, M. Guiraud des Echerolles, s'en allait en guerre à l'âge de douze ans et en revenait gratifié d'un coup de sabre. Elle perdit, étant toute jeune encore, sa mère, qui était un modèle de bonté, de bienfaisance et de simplicité. La petite orpheline passa donc des bras maternels à ceux d'une tante qui la combla de soins et d'affection.

La famille habitait Moulins, au commencement de la Révolution. M. des Echerolles y fut nommé, par acclamations, colonel de la garde nationale, lors de son organisation. Devenu bientôt impopulaire à cause de sa fermeté et de ses opinions royalistes (1), non-seulement il dut donner sa démission, mais, arrêté en juin 1792, il échappa avec peine aux forcenés qui voulaient le massacrer, resta quelque temps en prison et n'en sortit que grâce à la généreuse protection de l'honnête homme qui présidait le tribunal. C'était comme le premier chapitre de ses infortunes.

Exilé, vers l'époque de la fameuse „journée du 10 août,” il partit pour Lyon, où, après plusieurs alarmes, il jouissait déjà d'une tranquillité relative, auprès de sa fille et de sa sœur, quand arriva le moment où la Terreur commença à promener son funèbre appareil à travers la France.

Louis XVI était mort; les Jacobins, maîtres de Lyon, y formaient les plus sinistres complots. Mais tout-à-coup les Lyonnais, fatigués d'une existence insupportable, les chassent de l'Hôtel-de-Ville et se disposent à la résistance.

Elle fut longue. Précy, nommé commandant de la place, la défendit avec encore plus de vigueur que de talent. Jomini lui reproche de n'avoir pas su profiter de la situation délicate où se trouvait l'armée républicaine. En effet, celle-ci étant divisée en quatre corps séparés par le Rhône et la Saône, il eût fallu s'efforcer de la détruire en détail, en portant successivement le gros des forces sur un seul point. Quoi qu'il en soit, le courage des assiégés fut admirable. Un noyau de 6000 soldats d'élite, entourés de troupes douteuses et de traîtres, rendit vains pendant longtemps les efforts des assiégeants.

C'est un chapitre émouvant que celui où l'auteur raconte les horribles souffrances de la malheureuse ville. Bombardement, incendie, famine, privations et dangers: tout fut supporté stoïquement par elle. Enfin il fallut se rendre. Précy se fit jour, à travers les rangs ennemis, avec une poignée d'hommes. M. des Echerolles, qui avait défendu énergiquement la porte Saint-Irénée, préféra se cacher dans Lyon même où la fidèle amitié du commandant de l'artillerie républicaine lui permit de préparer une évasion facile et d'échapper à la mort.

\* \* \*

On sait le règne d'atroces représailles qui fut inauguré après la prise de la ville. Comme la guillotine était trop lente, au gré des scélérats qui représentaient le gouvernement français, ils eurent recours à la mitraille. M. des Echerolles ayant réussi à fuir, sa sœur fut arrêtée et emprisonnée. Cette admirable femme montra, dans ces circonstances, un héroïsme, une patience, un détachement des choses de la terre que par les seules forces humaines on ne saurait expliquer. Elle soutint, par ses exemples et par ses paroles, le courage de sa pauvre nièce, qui, à quatorze ans, se voyait seule, suspectée, en butte aux tracasseries d'un pouvoir ombrageux et cruel. Il faut bien le dire, la conduite de cette enfant n'est pas moins étonnante. Aller à la prison, voir sa tante ou tout au moins lui faire passer quelque nourriture, solliciter hardiment les plus féroces de ses persécuteurs, supporter mille vexations, mille privations: telle fut sa vie pendant plusieurs mois.

Un jour, elle se confie à une inconnue qui la conduit chez de vertueux paysans où elle revoit son père. Un autre jour, elle a l'audace de se présenter devant le terrible Marino, qui heureusement la reçut avec une bienveillance

(1) Ses deux fils avaient émigré.



inaccoutumée. Et quand sa tante, conduite à l'échafaud, la laisse doublement orpheline, isolée, sans guide et sans appui, quelle énergie ne lui faut-il pas pour supporter ce rude coup!

Par bonheur, les bons Chozières, ceux-là même qui avaient donné asile à son père, l'accueillirent à son tour et s'employèrent, avec un soin touchant, à soulager ses douleurs. Elle resta trois semaines auprès d'eux et ne les quitta que pour rentrer aux Echerolles, où, dans l'ancien château de son père, mis sous séquestre, à peine trouva-t-elle un abri.

Peu de temps après, une cousine de son père, apprenant sa triste position, obtint du comité révolutionnaire de Moulins, dont la chute de Robespierre avait peut-être modéré le zèle, la permission de la prendre chez elle. Cette cousine s'appelait M<sup>lle</sup> Melon et habitait la campagne. Le portrait qu'en trace sa protégée est d'une grande finesse; nous regrettons toutefois d'y voir certains traits un peu vifs et qui semblent manquer à la reconnaissance. En somme, il est bien permis à une personne âgée d'avoir quelques travers et ce n'est pas, croyons-nous, le moment de les faire remarquer.

\* \*

Cependant la France, lasse de violences, aspirait à un régime plus doux. M. des Echerolles profita de ce moment d'apaisement pour obtenir sa radiation provisoire de la liste des émigrés et la jouissance, provisoire aussi, de ses biens. Il revint donc avec sa fille à Moulins, où ils purent goûter quelques mois de bonheur et de paix.

Hélas, ce temps de repos, éclaircie entre deux orages, ne devait pas durer. Le malheur reparut vite. M. des Echerolles eut encore bien des tourments à endurer, bien des obstacles à surmonter pour en arriver à jouir d'une franche liberté; et il en usait à peine quand éclata le coup d'état de Fructidor qui replongea la France dans un abîme de maux. Les émigrés furent forcés de reprendre la route de l'exil, et la malheureuse enfant, après plusieurs péripéties, revint s'asseoir au foyer de M<sup>lle</sup> Melon.

Ici se place un charmant épisode, un rayon de vive et pure lumière, brillant au milieu des tristesses de ces jours ténébreux. Nous voulons parler de la visite que fit notre héroïne à ses cousins, les Leblanc de Lospinasse. Il serait difficile de dire en quelques mots quels étaient le dévouement et la grandeur d'âme de M. de Lospinasse et de sa fille qui, bravant tous les dangers, exercèrent, pendant la plus mauvaise période de la Révolution, une mission de charité et de continuelle hospitalité. Leur maison était ouverte à tous les proscrits; leur vie se passait à les protéger et à les soustraire aux recherches. Le père et la fille rivalisaient de zèle dans cette existence sublime. C'est auprès d'eux qu'Alexandrine passa quelques belles semaines, oasis de bonheur dans une vie de souffrances et de larmes.

\* \*

Enfin M<sup>lle</sup> des Echerolles, qui avait alors 18 ans, quitta sa tante. Les événements avaient marché. Bonaparte, revenu d'Égypte, où il était allé chercher un complément de gloire, avait renversé le Directoire et s'employait à rétablir l'ordre en France. A la faveur de cette accalmie, M. des Echerolles put revenir à Lyon (où il fut rejoint par sa fille), obtenir, en même temps que sa radiation définitive de la fatale liste, une pension de 1800 francs (1), et retourner à Moulins; mais il n'eut pas le bonheur de rentrer en possession de ses biens. Aussi sa fille songea-t-elle dès lors à se faire une position qui lui permît de ne pas être à charge aux siens.

Elle ne mit pas cette idée immédiatement à exécution, mais son père s'étant remarié et pouvant se passer de ses soins, elle sollicita un emploi, accepta d'abord une place assez pénible, à Paris, et fut enfin nommée gouvernante des quatre filles de la duchesse Louis de Wurtemberg. C'est près de cette aimable et bonne princesse que s'écoulera désormais

sa vie, c'est dans cette sorte d'exil volontaire qu'elle vieillira, heureuse de ce bonheur reposé qui succède aux agitations, heureuse surtout d'être utile à sa famille, par les bienfaits dont la combla son auguste protectrice et qu'elle put faire rejailir sur ceux qu'elle aimait.

\* \*

Les Mémoires s'arrêtent à l'arrivée de M<sup>lle</sup> des Echerolles à la cour de Wurtemberg. Nous ne la suivrons pas plus loin. Il nous suffit d'avoir résumé cet intéressant récit, qui se distingue en outre par l'agrément d'un style aussi naturel qu'élégant et varié. Dans la partie anecdotique, partie considérable et fondue avec art dans la narration historique, il y a certains traits, certains portraits qui décèlent un esprit véritablement supérieur et une plume des plus fines.

Parfois l'anecdote indique, en quelques lignes, toute une situation, comme cette réponse typique d'un jeune paysan, accusé d'avoir jeté hors de l'église le banc du maire de son village :

„Dam! disait-il, ils avont brûlé le banc de not' bon seigneur, puis ils veulent en avoir un eux-mêmes! je n'avons pas voulu que la mairesse se quarre dans l'église comme une dame, elle peut faire comme nous.”

Parfois jaillit une pensée dénotant l'élévation de l'intelligence ou la délicatesse du cœur; celle-ci, par exemple, à propos des violences des Marseillais :

„Ivre et sanglante, brûlant de goûter encore ces joies de cannibales, cette horde avait vu le sang, elle s'était faite tigre.”

Celle-ci encore, originale dans sa vérité : „Il y a une âme d'homme dans l'enfant, et lorsque le malheur l'exige de lui, elle s'y réveille.”

Et cette remarque, d'une si haute philosophie : „Qu'y a-t-il de plus grand que l'homme libre au milieu des fers, calme dans l'adversité, qui ne craint ni ne brave ses persécuteurs?”

Et cette réflexion si juste : „Les heureux du jour s'ennuient de vos malheurs; s'ils croient vous devoir un mot complaisant, il tombe du haut de leur dédain, et cette froide consolation va se graver en pointe de feu dans le cœur qu'elle déchire; c'est une glace qu'ils y jettent, et pourtant elle vous brûle.”

Citons enfin ce trait bien sérieux sous sa forme plaisante : „Toute moralité à part, je m'étonne qu'on se fasse fripon; il est bien plus commode d'être honnête homme.”

\* \*

Si nous ne craignons de lasser l'attention de nos lecteurs, nous transcrivons volontiers quelques-uns des meilleurs portraits qui se détachent du récit, vraies perles littéraires et chefs-d'œuvre en miniature.

Nous aurions bien, par contre, à exprimer quelques réserves; sur un point, entre autres, où nous nous trouvons en désaccord avec l'auteur. Il s'agit des accrocés donnés à la vérité dans certaines circonstances où il était dangereux de répondre en toute franchise aux questions des fonctionnaires de la République. Sans doute les circonstances atténuantes existaient, mais il n'en est pas moins vrai qu'en stricte morale le mensonge n'est permis en aucun cas, et c'est pourquoi il ne faut ni s'en vanter, ni le proposer pour exemple. Combien nous préférons le mot, si grand dans sa simplicité, de cette religieuse qui, pressée de simuler un faux serment, répondit : „Ma conscience me défend de me sauver par un mensonge.” Quelques heures après elle n'était plus. — M<sup>lle</sup> des Echerolles rapporte cette parole admirable. Donc elle l'approuve, et alors pourquoi se contredit-elle quelques pages plus loin?

Un défaut qui nous frappe aussi dans cet ouvrage, c'est le peu de dates qui s'y trouvent. On a quelque peine à faire concorder certains chapitres avec les diverses périodes de la Révolution. Il est pourtant utile, pour apprécier convenablement un fait, de se rappeler l'époque où il s'est passé et quelques dates de plus n'eussent certes pas été superflues.

\* \*

Et maintenant que nous avons analysé le livre, qu'il nous soit permis d'en recommander la lecture, non à titre de curiosité ou de dé-

lassement, mais à titre d'enseignement et de leçon.

L'histoire, qui est le miroir du passé, devrait être l'expérience de l'avenir. Malheureusement les hommes n'y cherchent, la plupart du temps, qu'un amusement ou une vanité. La voix des siècles se perd dans les bruits tumultueux de nos misérables agitations. L'orgueil nous conduit à l'aveuglement, et l'aveuglement nous cache les abîmes où nous nous précipitons.

Parfois, un esprit plus sage vient à nous, instruit par l'étude et la méditation: nous ne l'écoutons pas, nous accueillons ses oracles avec colère ou avec dédain. „Prophète de malheur, lui criions-nous, éloigne-toi de notre fête, toi qui viens y mêler tes gémissements et tes menaces!”

Eh! oui, prophète de malheur — celui qui, voyant les nuages s'amonceler à l'horizon, annonce l'orage prêt à éclater; prophète de malheur — celui à qui les bruits sourds du volcan font pressentir l'éruption prochaine; prophète de malheur — le philosophe qui, devant les écarts de l'esprit humain, prévoit les excès où il se portera; — le moraliste qui, à l'aspect des débordements publics et privés, dénonce les maux qui en seront le châtiement!

Et cependant l'atmosphère est lourde, l'ouragan mugit au loin, des signes menaçants se montrent partout, l'humanité étouffe...

En présence d'un tel péril, la Société ne peut vivre dans une molle torpeur. Elle doit lutter, lutter même dans la défaite, et, pour lutter avec fruit, s'armer de l'expérience du passé, chercher des exemples et des leçons dans l'histoire, surtout dans celle de la fin du siècle dernier, car les temps qui viennent lui seront peut-être semblables en bien des points.

Ce qui n'est pas à souhaiter.

DON HENRIQUE.

#### DAVID-LE-BALADIN.

(Suite et fin, voir page 303.)

#### IV.

La disparition soudaine et inexplicable de ses compagnons, au moment où il les régalaient généreusement de champagne, avait frappé David d'une profonde stupeur. Il en prit pourtant assez vite son parti.

— Que le diable vienne troubler leur sommeil! murmura-t-il. N'importe, je n'en aurai pas le démenti, les verres pleins seront bus.

Ce disant, il vida seul tous les verres, renversa la bouteille à terre en étendant les bras et s'endormit sur la table.

Quelques heures après, il faisait grand jour, quand David rouvrit à moitié les yeux et crut entrevoir Jack Bob; puis il laissa retomber sa tête.

— Allons, mon garçon, allons, dit gravement Bob, ce n'est pas à dormir qu'il faut songer maintenant.

— Pourquoi cela? demanda le jeune homme en s'efforçant de rouvrir les yeux.

Et cette seconde fois il vit clairement son directeur qui se tenait debout en face de lui.

— Lève-toi, David, lui dit l'infortuné Bob d'une voix affligée, voici ton costume d'arlequin, ta sébille et ta trompette; charge-toi de ce paquet, prends une route à travers les bois et que Dieu te pardonne et te soit en aide.

David ne comprit rien à ce discours, tâcha de rassembler ses idées, ne répondit point et Bob continua :

— Toi, tu es jeune, agile, intelligent; toi, tu gagneras facilement ta vie partout où les constables auront perdu ton signalement; mais nous, qui n'aurons plus David, qu'allons-nous devenir?... Ah! malheureux! ajouta Bob d'une voix chevrotante, j'ai perdu onze enfants sans les pleurer et je te pleure aujourd'hui.

Il essuya ses yeux avec sa manche et sortit en murmurant quelques mots que David ne put saisir.

— Assurément, se dit David un peu stupéfait, le vieillard a bu ce matin du genièvre, il radote, il est ivre.

Pourtant il déroulait avec curiosité le paquet

(1) Il était maréchal de camp, sous l'ancienne monarchie.



que lui avait laissé Jack Bob, lorsqu'il vit entrer Betty la blonde, affublée de son manteau de toile cirée et portant un panier.

— Bonjour, Betty, bonjour, ma belle, dit David; pourquoi donc si matin la cape et le bagage?

— Pour me mettre en route, dit Betty; je pars aussi.

— Et où veux-tu donc aller, mon enfant? lui demanda David en se levant et en éclatant de

rire. Dans quelle meilleure compagnie t'engager?

— Tu feras ce que tu voudras, toi, répondit Betty; mais je me suis dit: Puisqu'il faut que David abandonne la troupe, je le ferai aussi. Alors j'ai pris ma cape et mon petit sac. J'ai aussi apporté mon panier, pensant que tu en aurais besoin pour y mettre ton bagage. Attends, je m'en vais l'arranger. . . .

Puis elle prit l'habit d'arlequin et le tapis

du batteleur et les mit dans le susdit panier.

— Par l'enfer! dit David, je ne sais si je rêve, mais je ne comprends rien à ce qui se passe autour de moi; où donc sont nos camarades?

— Dans la grange, d'où ils m'ont chassée tout à l'heure, parce que je voulais m'opposer à ton renvoi de la troupe.

— Et pourquoi veulent-ils me renvoyer?



DEUX VIEUX AMATEURS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. E. DETAILLE.

— Pour ne pas être pendus avec toi.  
— Et pourquoi serai-je pendu! s'écria David en riant aux éclats.

— Pour vol, à ce que dit Jack Bob.  
— Pour vol! exclama David un peu plus sérieusement. Et que m'accuse-t-on d'avoir volé? continua-t-il en s'approchant d'elle avec inquiétude.

— Une. . . bank. . . note, fit avec hésitation Betty.

— Et à qui donc? dit David en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil.

— Au duc de Bedford, articula à demi-voix Betty.

Il y eut un long silence.

Et après avoir marché ça et là, dans la plus grande agitation, David s'arrêta tout-à-coup et dit à Betty d'un air décidé, en lui prenant la main :

— Viens, bonne Betty, je veux leur parler.

— Tu vas te quereller avec eux, objecta Betty en cherchant à le retenir.

— Non, non, lui dit David avec vivacité.

V.

Et bientôt il traversa la cour et poussa une lourde porte, qui s'ouvrit en criant sur ses gonds.

C'était celle de la grange.



Et tous les comédiens reculèrent à la vue de David, comme à l'apparition d'un fantôme

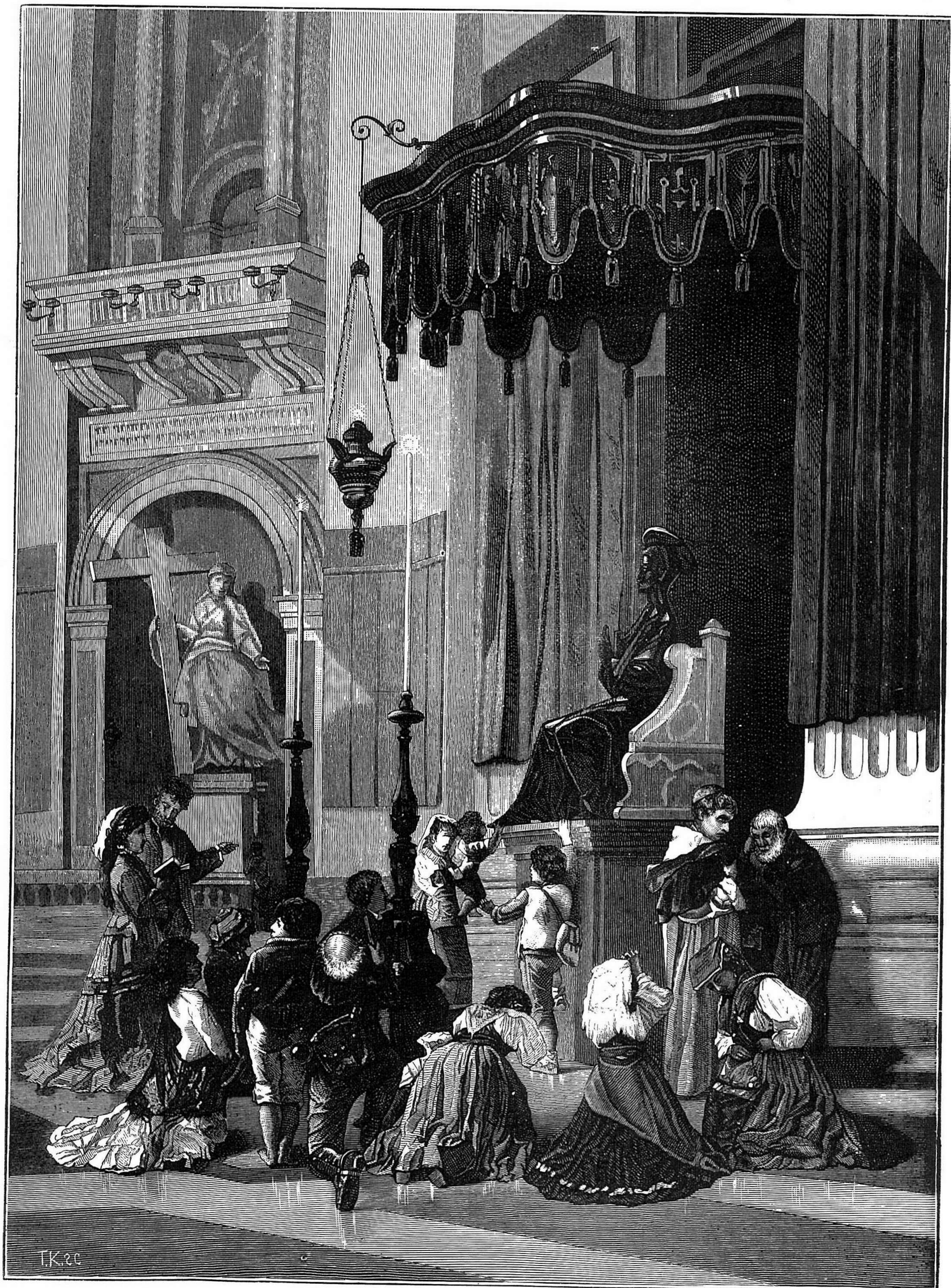
— Pourquoi me fuyez-vous? leur demanda David.

Puis il fit quelques pas en avant et personne

ne lui répondit.

— Quoi, reprit-il douloureusement, parce qu'après avoir vendu la sueur de mon front, je viens partager avec vous tous l'or que j'ai gagné en me mettant seul pendant deux jours

entiers à la discrétion d'une foule d'oisifs qui ont fait de moi leur singe ou leur bouffon... vous m'accusez de vol. Vous appelez voleur David, l'insouciant et généreux camarade.... Maître Bob, continua-t-il en élevant la voix et



ÉGLISE DE ST.-PIERRE A ROME. LA STATUE DU CHEF DES APÔTRES.

en s'approchant du directeur, tu vas venir avec moi sur-le-champ chez le duc, je l'entends ainsi... je le veux....

Il se mit à rajuster ses vêtements en tremblant de colère.

— Attendons, causons un peu d'abord, dit d'une voix conciliante l'ami Bob un peu déconcerté.

— Tu vas venir avec moi sur l'heure, dit impérieusement David.

Puis il saisit Bob au collet, et l'entraîna, sans rien vouloir entendre, vers la porte qui donnait dans la rue.

— Pardon, Monsieur, s'écria l'aubergiste, en se cramponnant à son tour à David qu'il venait



aussi de saisir au collet. Je crois, jeune homme, que vous oubliez quelque chose.

— Je n'oublie rien, lui répondit brusquement David, en lui donnant sur la main un coup qui lui fit bientôt lâcher prise.

— Je vous jure que vous oubliez de me laisser la bank-note, qui doit me garantir du paiement de votre consommation de cette nuit, repartit avec vivacité l'hôtelier tout effaré.

— Je vais changer ce papier contre de l'or, répondit David impatienté; suivez-nous...

Et entraînant Bob, il sortit avec lui.

Les compagnons, restés près de la porte, le regardaient partir avec inquiétude; mais l'aubergiste, plus inquiet encore, ne tarda pas à les rejoindre, se sangla le ventre avec les cordons de son tablier afin d'être plus lesté à la course, pour les rattraper dans le cas où il leur prendrait l'envie de jouer des jambes, et se mit à emboîter provisoirement le pas derrière eux avec une exactitude admirable.

De cette manière, ils arrivèrent tous trois à la maison du duc, et malgré l'impertinence et l'opposition des valets, David, suivi de ses deux compagnons, traversa les somptueux appartements, arriva jusqu'au duc, qui était encore au lit, et lui dit en entrant :

— Pardon, mylord, si j'interromps votre sommeil, mais quand il s'agit de son honneur, un pauvre diable a le droit de frapper à toute heure à la porte d'un duc; d'ailleurs, je serai bref, et en deux mots voici le fait.

## VI.

Le duc, un peu surpris, se leva sur son séant, et David continua :

— Hier soir, mylord, comme j'allai quitter votre hôtel, vous m'avez mis dans la main un billet de cinq guinées, et mes compagnons, doutant à la fois de ma probité et de votre générosité, m'accusent de vous l'avoir soustrait.

— Je ne vous ai pas donné une bank-note de cinq guinées, dit le duc, curieux de compliquer l'aventure.

— Pardonnez-moi, mylord duc, dit Bob en suppliant... la jeunesse...

— Silence, maître Bob, s'écria David en l'interrompant. Mylord, continua-t-il avec énergie, vous mentez! Voici le billet que vous m'avez donné hier.

Le duc allongea le bras sans se fâcher, prit le billet, et se mit à la considérer attentivement.

David était calme, l'aubergiste rouge d'impatience, et Bob pâle de frayeur.

— Si c'est là, dit le duc, le billet que je vous ai donné, je me suis trompé... Cette note est véritablement de cinq guinées, et je croyais vous en avoir donné une de dix. Mais cette erreur peut facilement se réparer. Tenez! ajouta-t-il après avoir fouillé dans son portefeuille, voici celle que je vous destinais, elle est de dix guinées. Maintenant, je crois que nous sommes quittes et que vos compagnons ont eu tort. Adieu, laissez-moi dormir, car j'ai l'habitude de rester au lit jusqu'à midi.

Et le duc reposa sa tête sur l'oreiller.

— Que le Ciel vous envoie d'heureux rêves, dit David, charmé de sa seconde visite.

Il fit signe aux deux autres de le suivre et sortit le premier.

Bob, ému, voulait parler, mais la voix lui manqua; il voulait saluer et laisser choir son chapeau gris; il traversa l'appartement en se heurtant maladroitement à toutes les portes, et sortit de la maison tout ébloui, tout content, ayant une colique impromptue, et beaucoup de joie dans le cœur.

En revenant, on jura beaucoup; l'aubergiste, qui avait d'abord accompagné David avec méfiance et rudesse, s'empressa de lui donner affectueusement le bras jusqu'à l'auberge, où les autres étaient restés dans une cruelle attente.

On leur conta l'histoire tout entière; ils la trouvèrent charmante, et David, qui avait encore de l'argent à partager avec eux, oublia leur ingratitude.

Betty quitta son manteau, se débarrassa de son panier. David restant, Betty ne devait plus partir. Et tout le monde se mit à déjeuner avec d'autant plus d'appétit, que la frayeur de la nuit avait hâté la digestion de la veille.

Quel déjeuner! by God! Il dura jusqu'au soir. Betty fut charmante; Bob vit se passer toute une belle journée sans songer à monter son théâtre, et les enfants, rassasiés pour la première fois de leur vie, s'endormirent au milieu du repas. On paya largement l'aubergiste; on fit l'aumône à tous les mendiants qui s'arrêtèrent à la porte de l'auberge; à huit heures du soir on alla se coucher, et le lendemain à la pointe du jour, la troupe du vieux Bob se remit en route, les poches vides, le cœur dispos et demandant à Dieu du beau temps.

Mais Dieu fut insensible à leurs prières, la journée fut pluvieuse, et le soir, tous trempés jusqu'aux os, ils entrèrent dans une auberge pour y souper à crédit.

Et vingt ans plus tard, David-le-Baladin avait changé son habit d'arlequin contre ceux d'Othello, d'Hamlet, de Macbeth, de Richard III, etc.

Il était devenu Edmond Kean, le plus brillant interprète qu'ait eu Shakespeare.

GASPARD.

## CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Un bon avis, pour les voyageurs pédestres et les marcheurs en général. — Quand une chaussure trop étroite, ou les plis de bas trop longs, ou les coutures, ou les aspérités des semelles, ou quelque autre cause, auront froissé le pied, on en apaisera aussitôt la souffrance en mouillant un morceau de savon blanc avec de l'eau-de-vie et en frottant de ce savon l'endroit affecté. On termine par laver avec de l'eau-de-vie pure. — Cette opération calme subitement la cuisson que l'on éprouve à la plante des pieds quand on a marché trop longtemps ou trop dansé. Si l'impression douloureuse persistait après le premier frottement, on le réitérerait en employant un peu plus d'eau-de-vie.

Ceci est pour nos lectrices : il s'agit d'une pommade destinée à adoucir et à blanchir le teint. — Cette composition, formée par l'union de la cire au lait, parties absolument contraires l'une à l'autre, s'obtient de la manière suivante, qui est des plus simples : Mettez dans un vase d'argile vernissé et neuf, six onces à-peu-près de lait du jour et deux onces de cire vierge bien blanche; ajoutez y une forte pincée de sel de tartre; vous placerez ce mélange sur le feu, et lorsqu'il commencera à chauffer, vous aurez soin de remuer avec un petit bâton. La réunion se fera à mesure que la cire fondra. La pommade qui en résultera sera plus ou moins liquide, suivant qu'on la laisse sur le feu.

Voulez-vous avoir une eau excellente pour enlever les taches de graisse sur les étoffes? — Prenez : Essence de térébenthine très-pure, 270 grammes; — alcool à 40 degrés, 31 gr.; — Ether sulfurique, 31 gr. Faites le mélange, et agitez bien à bouchon fermé.

Pour se servir de cette essence, on place l'étoffe à détacher sur plusieurs doubles de linge, on en imbibe la partie tachée, puis on frotte légèrement avec un autre linge fin, jusqu'au moment où l'étoffe est bien séchée et la tache enlevée. Si la tache est ancienne, on fera bien d'en chauffer légèrement la place. La bonté de cette eau dépend de l'essence et de la qualité des autres ingrédients. Si l'on veut masquer l'odeur de térébenthine, on peut ajouter de l'essence de citron.

ÉLOY.

## PATIENCE ET FÉLICITÉ.

Un jour, — prenez ceci comme une fable ou une histoire, à votre guise, lecteur, — un jour, dis-je, l'ange Félicité fut envoyé sur la terre pour faire le bonheur du genre humain, mais

comme son absence devenait démesurement longue, et qu'il ne donnait pas de ses nouvelles, un autre génie, nommé Samail, fut chargé d'aller à sa recherche, et aussitôt il descendit sur la terre.

Il se rendit d'abord à la Cour, persuadé que la Félicité aurait choisi les palais pour asile; mais ayant remarqué que le trône était entouré de soucis, il en conclut qu'elle n'en avait jamais approché. Il vola ensuite auprès des ministres, et trouva que les pilotes chargés du timon de l'Etat, s'étaient enroués à force de disputer; ils lui avouèrent même que quoique le rire fût perpétuellement sur leurs lèvres, et que le calme regnât sur leur physionomie, il n'y avait jamais eu de félicité pour eux depuis qu'ils étaient chargés des rênes de l'Etat. Samail passa de là chez les chefs de l'opposition; mais il vit que leurs figures n'étaient pas plus gaies que celles des membres du pouvoir.

Il entra après dans un hôtel où avait lieu un grand banquet; la joie, la gaieté brillaient sur tous les visages, et pétillaient avec le champagne, mais il vit que l'enjouement des buveurs prenait sa source dans le jus de la treille et s'évaporait avec lui.

De-là, il s'introduisit auprès d'un trio de comères qui se plaisaient à déchirer ou à noircir des réputations. Après les avoir laissées médire et calomnier à leur aise, il se retira, en se disant à lui-même, que jamais le sein de l'Envie n'avait renfermé le Bonheur.

Le hasard lui fit rencontrer une compagnie de chasseurs, dont l'unique occupation, dont toute la jouissance consistaient à franchir les haies ou des fossés, et à faire retentir les forêts du bruit de leurs cors. Ils lui avouèrent franchement qu'ils poursuivaient le Plaisir, mais qu'ils ne pouvaient jamais l'atteindre. Oh! oh! se dit Samail en lui-même, ces gens-là ne courraient pas les champs, s'ils étaient bien persuadés que la Félicité règne dans leurs maisons.

Le céleste messenger trouva dans les Universités un grand fonds de connaissances académiques. Un professeur y prenait gravement avec ses élèves, à l'aide d'un quart de cercle, la hauteur d'un rocher; d'autres mesuraient le saut d'une puce, et calculaient en combien de bonds elle pourrait arriver jusqu'à la lune; mais au milieu de toutes ces grandes expériences, il aperçut beaucoup d'humeur et de mécontentement, de sorte qu'il sortit de là comme il y était entré, car personne n'y connaissait la Félicité; tous lui déclarèrent d'un commun accord, qu'il fallait que cette divinité se cachât, comme la vérité, au fond d'un puits.

Il parcourut les armées de terre et de mer, ainsi que le barreau; mais il reconnut que le Bonheur n'existait ni dans la guerre ni dans la paix.

Il examina tous les âges, tous les sexes, toutes les professions, toujours point de Bonheur.

Enfin il se rendit au théâtre, persuadé que des gens qui jouaient la comédie, et qui vivaient au milieu des applaudissements, devaient être contents de leur sort; mais à peine est-il entré dans les coulisses, qu'il n'entend que des murmures qui eussent été jusqu'aux cris, si l'on n'eût craint d'interrompre le spectacle. Des acteurs se disputaient les rôles; l'un claudait contre un journaliste; l'autre contre un auteur; celui-ci voulait avoir part entière, celui-là une représentation à son profit; des actrices se désolaient de ce qu'on les forçait de jouer les mères à l'âge de cinquante ans, d'autres de ce qu'on applaudissait une débutante.

Fatigué et désespéré de ne pouvoir rencontrer la divinité qu'il cherchait, et sans aucun guide pour découvrir sa retraite, il ne savait plus où porter ses pas incertains lorsqu'il aperçut, sur la lisière d'un bois, une cabane isolée, construite d'un grossier limon, et couverte de chaume. En face était un champ où paissait un troupeau de brebis, et des chèvres, à quelque distance, gravissaient au sommet d'un coteau planté de vignes.

Samail fixa un instant ses regards sur cet humble séjour dont la site lui faisait plaisir, et se décida à y entrer.

Un pâtre était assis auprès d'un feu pétillant; sa physionomie annonçait le calme de son âme, et la propreté de ses habits, une honnête aisance. Son épouse, dont le regard modeste



et le timide silence indiquaient suffisamment son amour et sa soumission affectueuse, filait au rouet. Le céleste envoyé jeta ses regards autour de lui, et vit avec une satisfaction extrême, que ses recherches étaient couronnées d'un succès complet; car la Félicité logeait chez ces époux, qui cherchaient, par une humeur enjouée, à charmer les soins, les soucis et les peines de la vie.

Lorsque les deux Génies, enchanté de leur rencontre, se furent salués et complimentés tour-à-tour :

— Combien y a-t-il de temps, dit le premier à la Félicité, que vous demeurez avec Pierre et Jeanne ?

— Il y a deux mois qu'ils sont mariés; je suis venu avec l'épouse; mais, d'après ce que j'ai eu occasion d'observer, ils ne s'accorderont pas longtemps; car, madame, la nuit dernière, m'a, d'un ton assez impertinent, averti de déloger, et je compte déménager dans le courant de la semaine.

Samail, s'élançant dans les airs, regagna le céleste séjour, et l'Eternel écouta son récit.

— Vous emmenez, ajouta-t-il, la Patience avec vous; mais vous la laisserez, parce que c'est la seule félicité sur la terre qui puisse être connue des mortels, eux dont la vie est un mélange de maux et d'infortunes qui naissent de leurs passions, de leurs fantaisies et de leurs caprices. Puisqu'ils ne veulent pas recevoir le parfait contentement chez eux, qu'ils accueillent du moins la Patience, et cessent de se plaindre.

LOUIS DE B.

## MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs (I).

### I.

Pendant qu'un doux soleil de printemps éclairait la jolie petite ville de Fehdingue, située au sein d'un vallon délicieux, la vue de ce spectacle arrachait un cri d'admiration à deux jeunes gens, appelés Franz et Maurice, que la suite fera assez connaître, et qui avaient entrepris un voyage pédestre dans cette partie de l'Allemagne.

La ville en question est coupée par une rivière en deux parties égales, dont la première s'étend en amphithéâtre le long d'une montagne, tandis que la seconde s'élève au milieu de riants vergers. Elle est dominée par un vieux château, entouré de chênes antiques.

— Oh! voilà un véritable Eden! s'écria Maurice; que ne puis-je me bâtir ici une chaumière, pour y oublier le monde, ses misères et ses vanités.

— Rien de plus charmant, en effet, comme aspect et comme situation, dit Franz.

En ce moment, les jeunes touristes virent venir de la ville une quinzaine d'hommes assez bien mis, la pipe à la bouche et lançant autour d'eux des tourbillons de fumée.

A la tête de cette troupe était un visage large et joufflu, qui respirait à la fois la rusticité et l'impudence. Cette dernière qualité s'annonçait surtout par la marche délibérée, piétinante et rapide qu'il ne semblait avoir prise que pour ôter à ses compagnons la possibilité de cheminer sur la même ligne que lui. Aussi ne s'arrogeaient-ils pas cet honneur; mais ils se contentaient de marcher humblement sur ses traces, applaudissant et souriant

avec complaisance à chaque parole qu'il leur adressait par dessus l'épaule.

En ce moment, il élevait une voix de stentor, et décidait de la bonté d'une certaine bière de village, dont ils allaient vraisemblablement goûter.

Nos deux amis se trouvaient nez à nez avec les fumeurs et voulaient passer outre, lorsque le conducteur de la troupe leur cria d'une voix aussi impérieuse que celle d'un brigadier de gendarmerie :

— Holà!... Ces messieurs entrent-ils en ville ?

A cette demande, aussi grossière qu'inattendue, Maurice répondit poliment que c'était en effet leur intention.

— En ce cas, répliqua l'autre, je puis vous indiquer une excellente auberge; j'en suis le propriétaire, et je l'ai fait rebâtir à neuf. Vous n'avez, messieurs, qu'à suivre, en descendant, le bord de la rivière; vous trouverez un bac qui vous passera de l'autre côté, et presque vis-à-vis du lieu où l'on débarque, vous verrez un vaisseau d'or au-dessus de la porte d'une grande maison; c'est là ma propriété; mon locataire vous traitera bien.

Après cette indication, qu'il prononça d'un ton brusque et impérieux, il continua son chemin, sans plus toucher à son chapeau qu'au premier abord.

### II.

En entrant dans la ville, parmi les premières maisons qui s'offrirent à leurs yeux, nos étrangers en virent une à l'extérieur misérable et délabré.

Il en sortit une jeune demoiselle d'une taille svelte, d'une beauté ravissante et d'un air des plus distingués. Les voyageurs, lui ayant fait un profond salut, elle le leur rendit avec une politesse pleine de grâce; mais une vieille duègne qui sortait de la même mesure, l'en punit par un regard d'indignation, la poussant même devant elle avec quelque rudesse. Une pauvre femme suivit les deux dames jusque dans la rue, et, les larmes aux yeux, elle les combla de bénédictions.

Les étrangers, curieux d'apprendre le nom et l'état de cette demoiselle, abordèrent la pauvre femme.

— Messieurs, leur répondit-elle, tout ce que je sais de cette jeune personne, c'est qu'elle a la bonté et l'affabilité d'un ange, étant tout le contraire de son père, aussi sombre que le château qu'il habite.

— Quel est cet homme? demanda Maurice.

— Je n'en sais rien, répondit-elle; voilà plusieurs années qu'il habite notre ville, et il vit comme un ermite.

— Viens, viens, ne nous amusons pas ici! s'écria Franz; la nuit arrive, nous avons encore à passer la rivière, et si nous nous dépêchons, nous aurons peut-être le bonheur de rencontrer ces dames dans le bac et de faire connaissance avec elles.

— C'est un peu difficile, fit leur interlocutrice! Oh! si la gouvernante n'était pas si sévère, à la bonne heure! Mais elle ne permet pas à cette chère enfant de parler à homme quelconque. Au nom de Dieu, messieurs, gardez-vous bien de l'aborder, vous lui occasionneriez des désagréments et vous seriez peut-être cause qu'elle ne quitterait de longtemps les sombres murailles du château.

— J'en serais au désespoir, répondit Franz.

— Et moi encore plus, reprit la femme en soupirant; car je suis veuve et ai plusieurs jeunes enfants; cet ange bienfaisant vient presque journellement visiter ma cabane, toujours attentive à adoucir notre misère.

— La belle âme! dit Franz, en glissant une pièce d'argent dans la main de la mère de famille, Dieu me garde de la chagriner! Mais, mon ami, il faut pourtant passer l'eau, si nous voulons avoir un gîte.

— N'allez pas au „Vaisseau d'Or!” s'écria la femme. L'hôte écorche son monde; il n'a pas d'autre expédient pour remplir les conditions exorbitantes et oppressives du bail passé avec son bourreau de propriétaire. Restez de ce côté; à deux cents pas d'ici, vous trouverez une très-bonne auberge, à l'enseigne du „Pala-

din Noir,” où vous pouvez compter d'être mieux traités, et à plus juste prix; la maison est tout près le passage du bac.

— Elle doit avoir une belle vue? dit Franz.

— Et vous aurez en outre, ajouta la femme, en souriant, l'avantage de pouvoir observer de vos fenêtres la belle demoiselle, quand elle passe et repasse l'eau.

Cette raison fit que Franz se décida pour le „Paladin Noir,” et Maurice, qui n'avait rien à lui objecter, se dirigea aussi vers ce point.

Au moment où il tournait le dos, son compagnon glissa encore quelque argent à la femme, et la dispensa par un signe de toute expression verbale de reconnaissance. Alors il marcha rapidement en avant, les yeux toujours levés et fixés sur le château.

— C'est, en vérité, une contrée romantique et enchantée! s'écria-t-il; ma foi, je m'établirais bien ici; il me semble qu'en supportant un peu la vanité des bourgeois indigènes, je n'achèterais pas trop cher la jouissance des beautés que la nature a répandues en ces lieux avec tant de profusion.

— Ce changement dans tes idées a été bien prompt, objecta Maurice en le regardant fixement.

Franz rougit, et il ne fut pas fâché d'arriver à l'auberge, pour rompre un entretien qui l'embarrassait un peu.

### III.

La première chose qui frappa les voyageurs en entrant dans la salle du „Paladin Noir,” ce fut un homme d'une corpulence énorme, assis dans un fauteuil élevé comme un trône.

C'était M. Fasmann, le maître du logis. Ses deux bras s'appuyaient sur ceux de son siège, et il ne donnait pas plus de signe de vie que s'il eût été une statue de pierre. Les deux hôtes lui souhaitèrent le bonsoir, et, en retour de cette civilité, il ne fit que porter légèrement la main à son bonnet de nuit.

Franz demanda une chambre commode, dont les fenêtres donnassent sur la rue. La statue ne répondit ni oui, ni non, mais elle porta tranquillement à la bouche un petit cornet, passé en bandouillère par dessus sa robe de chambre, et en tira un son rauque, auquel accoururent une servante et un garçon. M. Fasmann fit entendre, par des signes, aux deux amis, qu'ils eussent à s'aboucher avec ces personnes. Franz fut donc obligé d'articuler de nouveau ses demandes. On lui répondit qu'il y avait une chambre sur le devant et l'on demanda un quart-d'heure pour la mettre en ordre; puis les serviteurs se retirèrent, et le maître de la maison ne souffla pas un mot.

Après un moment de silence, Franz dit tout bas à l'oreille de son ami :

— Ce pauvre homme est sûrement muet.

— C'est ce qu'il faut voir, répondit celui-ci. Et s'approchant de l'hôte, il lui dit :

— Monsieur, est-ce que vous êtes malade ?

— Non, monsieur, je me repose.

— Vous vous êtes vraisemblablement aujourd'hui bien fatigué ?

— Non, Monsieur; voilà quinze ans que je prends du repos.

— Est-il possible! Pendant tout ce temps, vous ne vous êtes point donné de mouvement ?

— Très-peu; mais auparavant, aussi, je m'en suis d'autant plus donné. J'étais messenger dans ma jeunesse. Las de ces courses forcées, je vins m'établir paisiblement ici. J'engraissai et je m'arrondis à vue d'œil, et je me suis uni si intimement avec les coussins de mon fauteuil, qu'il m'en coûte véritablement de faire un pas: c'est pourquoi ce cornet sert à donner mes ordres. Un voyageur le nomma un jour le cornet d'Obéron, parce qu'un génie de ce nom en avait, dit-on, un pareil, pour forcer jeunes et vieux à sauter et à danser.

— Oh, répondit Maurice, nous connaissons l'histoire.

— Néanmoins, continua l'aubergiste sédentaire, ma bouche ne manque pas d'activité. Je parle volontiers, et je mange bien. Cependant, je me suis imposé la loi d'être muet d'abord à l'égard des voyageurs qui me font l'honneur de descendre chez moi, parce que les aubergistes ont la réputation d'assommer de de-

(1) Cette œuvre, — intitulée d'abord „Les deux Epiciers” (Die zwei Gewürzhändler), — est une des plus intéressantes et des plus originales d'Auguste Langbein, auteur très-estimé en Allemagne, comme conteur et comme poète. Il naquit dans un village, près de Dresde, à Radeberg, en 1757, et mourut à Stuttgart, en 1835, après avoir pratiqué à Leipzig, pendant plusieurs années, comme avocat, et avoir rempli diverses fonctions publiques. Ses romans, ainsi que ses poésies, sont devenus populaires au-delà du Rhin, à cause de leur caractère gai et humoristique. Il n'en a paru jusqu'ici, croyons-nous, aucune traduction complète.



mandes indiscretes tout étranger qui met le pied chez eux.

— Ce reproche est assez fondé, dit Maurice.

— Mais, monsieur l'hôte, ajouta Franz, vous ne serez pas assez ennemi des questions pour refuser de répondre à celle que je voudrais vous faire.

— Eh, mon Dieu, non! Un aubergiste n'a-t-il pas une langue pour cela?

— Eh bien! dites-moi un peu qui habite le château que voilà?

— Oh! pour le coup, mon cher Monsieur, je n'ai pas des renseignements bien sûrs à vous communiquer là-dessus; car c'est un original mystérieux que personne ne peut déchiffrer: il se fait appeler Hermann; mais Dieu sait si c'est son véritable nom. Pour moi, j'en doute. Au reste, que m'importe! On le nomme ici le solitaire du Heldenstein. Il se montre rarement aux habitants de la ville. Il y a sept à huit ans qu'il tomba ici comme des nues. Il était porteur d'une lettre du comte de Wartstein, seigneur de Fehdingue, qui court le monde à la manière du Juif-Errant. Cette lettre contenait un ordre positif du dit seigneur, d'assigner à cet Hermann le château pour demeure, et de le regarder comme son agent plénipotentiaire. Depuis cette époque, il réside ici. C'est proprement un hibou dans une mesure. Quelques-uns le croient alchimiste, les autres, chercheur de trésors; mais, à dire la vérité, personne ne sait ce qu'il est ni ce qu'il fait.

— Il a, je crois, une fille, hasarda Franz avec timidité.

— Ah, vous le savez déjà! s'écria Fasmann. Oui, c'est une charmante enfant, d'une bonté, d'une sensibilité exquis.

Le rouge monta à la figure du jeune homme, qui s'aperçut que son ami l'observait et riait de côté. Craignant que l'aubergiste ne le torçât de rougir davantage, il se hâta de l'interrompre.

— Vous avez sans doute du bon vin de Rhin, Monsieur l'hôte? eh bien, nous en viderons une bouteille avec vous.

Le cornet d'Obéron retentit. Le garçon parut, et quelques minutes après, le vin était sur la table.

#### IV.

Franz aurait bien voulu ramener la conversation sur la jolie fille qui l'intéressait tant; mais craignant que ses joues ne le trahissent, il se contenta de rêver à cette charmante personne, dont l'image occupait sa pensée tout entière.

— Allons, point de rêverie, s'écria Maurice! vive la joie! le vin est bon. Qui sait si nous en aurions eu d'aussi pur au „Vaisseau d'Or”? Car là où il y a des vaisseaux, il y a aussi de l'eau...

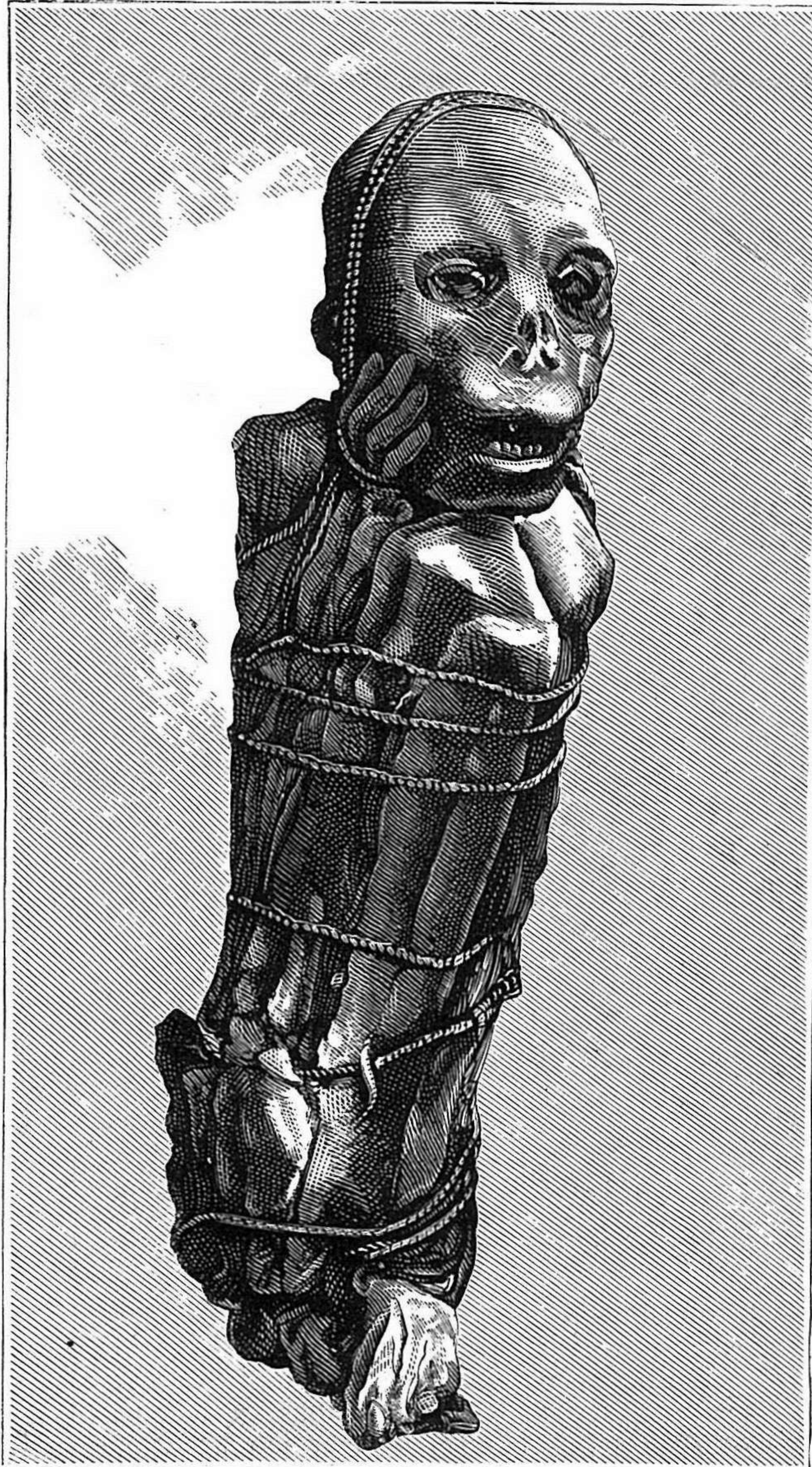
— D'où connaissez-vous cet établissement? demanda Fasmann. Etes-vous déjà tellement au fait de tout, dans notre ville, que... Mais pardon! je pêche ici contre mon principe de m'abstenir de demandes indiscretes.

Alors Maurice raconta comment le propriétaire de l'auberge rivale leur avait presque ordonné d'y aller loger.

— Oh, maudit Jonas Boulling! s'écria Fasmann, en se levant rapidement de son fauteuil, et en promenant autour de lui des yeux étincelants; je n'ai pas encore bougé aujourd'hui de mon siège; mais le dépit qu'excite en moi ce coquin, envieux du bien d'autrui, me met encore sur pied à l'heure qu'il est... Quand la colère me prend, il m'est impossible de rester assis.

A ces mots, M. Fasmann se traîna pesamment dans la salle. A le voir tout essoufflé de cet exercice, on n'aurait jamais reconnu l'ancien messenger. Il saisit un bâton qu'il agita dans l'air. Ses hôtes s'appliquèrent à le calmer, et à force de paroles conciliatrices, il le ramenèrent à son fauteuil. Alors il recommença ses invectives:

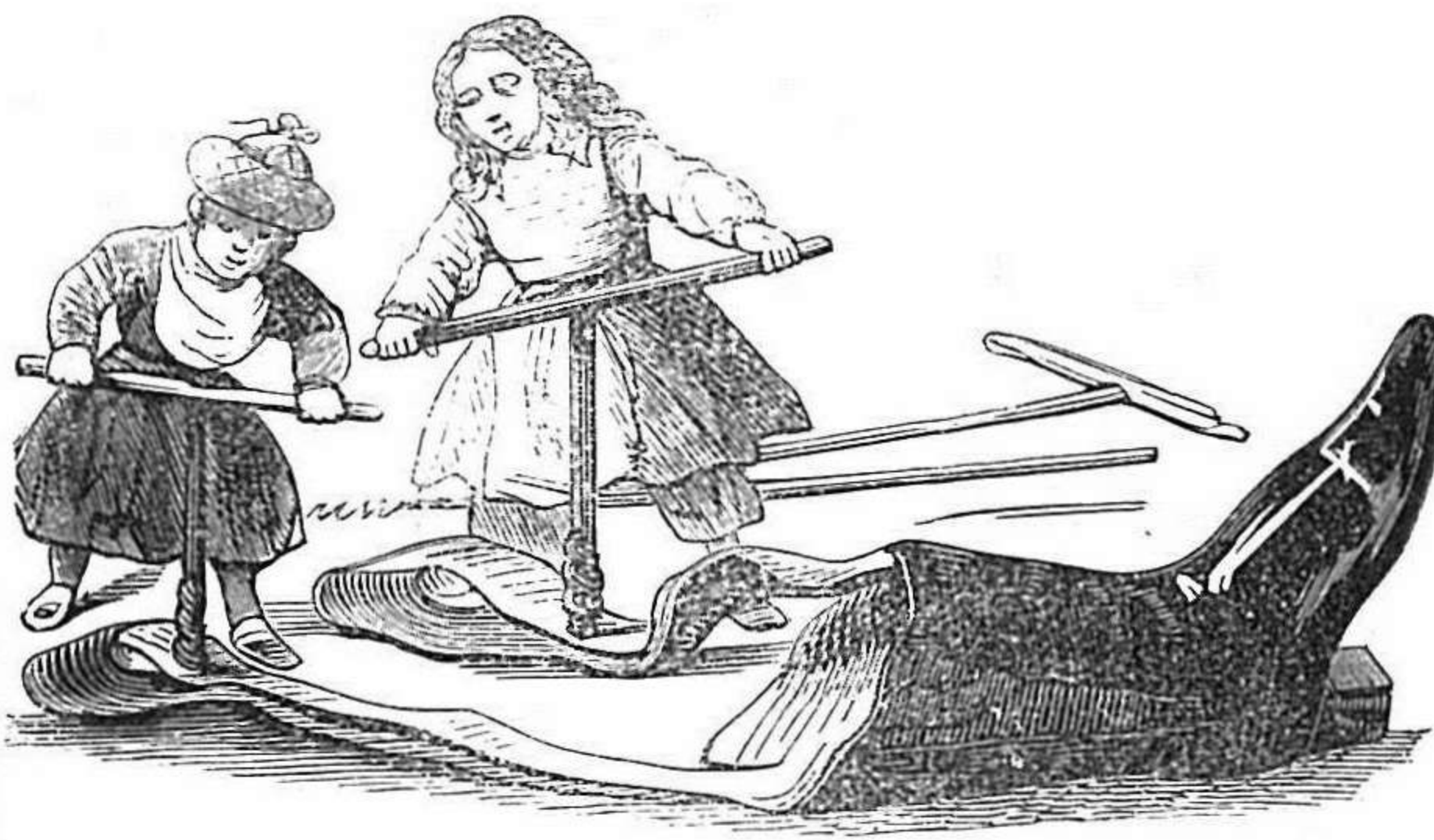
— L'exécrable Jonas Boulling travaille des pieds et des mains à mon cercueil! Il n'existe pas sur terre d'homme plus intéressé et plus envieux. Je suis surtout l'objet de sa jalousie, et cependant nous pourrions exister sans nous nuire. En effet, il est négociant. Sa boutique est la seule qui existe à Fehdingue. Il est épiciériste, mercier, marchand de bois, de grains, de livres de dévotion, etc. En un mot, tout ce dont l'homme fait usage est de son ressort; de manière qu'il ne s'échange pas un denier dans la ville sans qu'il y participe. Sa caisse est le tombeau de notre prospérité, et cependant l'insatiable n'est pas encore content. Depuis longtemps mon établissement lui faisait mal au cœur.



UNE MOMIE AUSTRIENNE.

Il remua ciel et terre pour obtenir aussi le droit de tenir auberge: il y réussit. Il construisit son „Vaisseau d'Or,” et le lança à l'eau. J'ai dû voir tout cela d'un œil sec et sans souffler. Mais qu'il tire, comme un ver solitaire, toute

#### RÉBUS N<sup>o</sup>. 10.



la nourriture à lui; qu'il nous calomnie, moi et mon auberge; qu'il mette en usage les stratagèmes les plus bas pour enrichir son locataire et me ruiner, c'est une horreur, et il faut que je l'extermine, ce monstre-là!

A ces mots, le gros Fasmann voulut s'élaner encore une fois de son siège; mais il se ravisa, retomba dans sa première position et continua ses plaintes.

— Je ne suis pas vindicatif, Dieu le sait, et puis, j'aime tant mes aises et ma tranquillité qu'il m'en coûte beaucoup pour me décider à mettre un pied devant l'autre. Cependant ce Jonas!... Oh! que j'aurais du plaisir à lui rendre la pareille! Oui, je me livrerais aux travaux d'Hercule pour y réussir. Si seulement quelque personne active et entreprenante concevait l'heureuse idée de s'établir ici marchand! Ah! je l'assisterais de mes conseils et même de ma fortune. Notre ville est bien petite; mais deux marchands y feraient leurs affaires: ils y sont même absolument nécessaires, car Jonas seul, de l'autre côté de l'eau, y fait un commerce arbitraire et exclusif; si de notre côté on a besoin de deux liards de soufre, il faut passer la rivière et payer six liards de passage.

— Mais comment se fait-il, demanda Maurice, que les deux parties de la ville ne soient pas jointes par un pont?

— Le fléau de la guerre, répondit Fasmann, nous en a privés. Nous avions un fort beau pont qui fut brûlé pour arrêter les progrès de l'ennemi victorieux. Il ne laissa pas, néanmoins, de passer la rivière, et les ravages qu'il exerça sur notre territoire, ruinèrent tellement le prince et tout le pays, qu'il nous faudra, je pense, attendre jusqu'au jugement dernier pour avoir la jouissance d'un pont. Jonas sut fort bien appuyer de cette circonstance la demande d'un privilège pour établir une hôtellerie (car vous savez sans doute que, chez nous, tout commerce doit être autorisé). Il représenta qu'il fallait deux auberges, parce que les étrangers qui arrivaient de nuit du côté de la montagne, ne pouvant plus passer l'eau, devaient rester à la belle étoile jusqu'à la pointe du jour. Cette observation était si frappante, qu'il obtint tout ce qu'il voulut. Mais le même motif serait un glaive tranchant contre lui, entre les mains d'un marchand qui voudrait s'établir de ce côté-ci.

— Très-certainement! s'écria Franz, avec une vivacité qui parut d'autant plus extraordinaire que jusqu'alors il était resté silencieux, renfermé en lui-même, sans se mêler en rien à la conversation.

Comme la troisième bouteille était vide, nos deux amis gagnèrent leur chambre. Franz prétextait un grand mal de tête, afin de pouvoir se livrer à ses réflexions. Il se mit à la fenêtre, et une faible lumière qui scintillait à une fenêtre du vieux château, attira ses regards jusqu'à ce qu'elle fût éteinte.

(A continuer.)

#### AVIS A NOS ABONNES

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 6 septembre 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

#### PRIMES CI-APRÈS :

4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-contre.

SOLUTION DU RÉBUS N<sup>o</sup> 9.  
L'ON DOIT AVOIR DE LA PATIENCE  
EN TOUT.